



"Vous voulez dites-vous me voir heureux."—(Page 133. Col. 1.)

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

(Suite)

Cécile s'arrêta ; elle serrait toujours la main de Jeanne, et levant sur le comte ses grands yeux bleus humides :

—Vous êtes mon cousin Henri ? demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme.

Jeanne se dégagea doucement :

—Monsieur le comte, dit-elle d'une voix grave, seriez-vous assez bon pour conduire votre cousine chez madame la comtesse... pendant ce temps, je surveillerai son installation, et celle de Mme Rose.

Le comte Henri jeta sur Jeanne un regard rempli de reproches que celle-ci ne parut pas comprendre, puis, froidement, il tendit son bras à Cécile, qui s'y appuya avec un frisson.

Le comte Henri l'effrayait un peu. Elle aurait vraiment préféré ne point quitter cette belle Jeanne, qui s'était trouvée sur le seuil pour lui sourire.

Heureusement l'accueil de la comtesse de Civray

compensa amplement le mouvement de chagrin ressenti par l'orpheline.

Certes, la comtesse n'aurait jamais songé à appeler chez elle la fille de sa cousine. Cette parenté éloignée que n'avaient point resserrée les liens de l'amitié, ne semblait jamais devoir lui imposer les obligations qu'elle allait remplir. Mais elle était de ces femmes qui acceptent rapidement tout ce qui semble le résultat d'une loi sociale. Cécile, sans appui, ne pouvait réclamer d'autre tutelle que la sienne. Elle se sentait toute prête à l'aimer d'avance, et quand elle la vit tremblante au bras d'Henri, elle lui ouvrit spontanément les bras.

Le comte, sous prétexte de ne pas gêner les épanchements de sa mère et de sa cousine, disparut et les laissa seules.

Alors la comtesse fit asseoir Cécile à ses pieds, elle lui enleva sa longue mante, admira ses cheveux blonds, plongea son regard questionneur au fond des grands yeux bleus qui se fixaient sur les siens ; puis, se penchant vers Cécile, elle l'embrassa longuement, comme

pour en prendre possession d'une façon complète et maternelle.

Ensuite elle exigea que la jeune fille lui parlât de sa mère ; elle essuya doucement les larmes de l'orpheline, l'assura qu'elle ferait son possible pour remplacer celle qui n'était plus. Ensuite elle voulut connaître le pays où s'était passée son adolescence. Enfin elle la prit doucement par la taille avec une sollicitude tendre, lui fit parcourir le château et la conduisit enfin à sa chambre.

Jeanne s'y trouvait encore, mettant la dernière main à l'arrangement des plis des rideaux, emplissant les vases de fleurs, multipliant les surprises charmantes de l'hospitalité familière.

La comtesse de Civray en fut profondément touchée, et, comme si elle avait à réparer à l'égard de Jeanne une secrète offense, elle lui dit avec une tendresse chaleureuse :

—Merci, ma chère Jeanne, tu as compris qu'à nous deux nous devons beaucoup aimer cette enfant... On ne remplace jamais la mère, mais les orphelins s'attachent vite à ceux qui leur parlent souvent des êtres aimés qu'ils ont perdus.

Il ne fallut pas grand temps à Cécile pour s'installer. Elle ne rapportait de la demeure maternelle que quelques portraits, des cassettes ayant renfermé autrefois les bijoux de sa mère, bijoux vendus dans des heures de pauvreté. Il ne lui restait rien des écrins vides, sinon des croix d'émeraudes venant de son aïeule, et dont Mme de Saint-Rieul lui avait défendu de se séparer.

Une heure suffit pour ranger le trousseau de l'orpheline ; bientôt celle-ci se trouva chez elle, dans une chambre tendue de soie d'un bleu pâli, garnie de bergères et de fauteuils semblables, et dont les trumeaux, placés au-dessus des glaces et des portes, laissaient déborder des avalanches de fleurs jusque sur leurs cadres d'or patinés par la main du temps.

Quand ces arrangements furent terminés, Cécile tomba dans un fauteuil. Elle se sentait brisée. L'âme et le corps subissaient une égale détente. Après avoir eu peur, elle se calmait ; après avoir subi les fatigues d'un long voyage, elle allait enfin se reposer.

Jeanne comprit que la voyageuse avait besoin de rester seule ; elle l'embrassa sur le front, la quitta et lui envoya Mme Rose.

La femme de charge était installée. Le vieux valet de chambre s'était chargé de tout aménager chez elle. La vieille femme ne pouvait assez s'étonner et remercier. Combien on était bon pour elle et sa fille adoptive ! Certes, elle ne se consolait jamais d'avoir perdu sa maîtresse, Mme de Saint-Rieul, mais elle sentait qu'elle pouvait aimer les maîtres à Civray.

Elle trouva Cécile allongée dans un grand fauteuil. Des pleurs perlaient aux cils de l'orpheline, mais ils n'avaient rien d'amer.

Elle se louait de tout le monde. Elle comprenait qu'elle s'attacherait profondément à sa tante, à cette belle Jeanne qui lui semblait déjà dévouée comme une sœur.

—Seulement, dit-elle hésitante, mon cousin me semble, malgré sa jeunesse, bien imposant et bien grave... Je m'y habituerai sans doute... Il m'a paru qu'il m'étudiait avec une curiosité âpre, presque malveillante... Mes robes sont peut-être mal faites, il doit me trouver gauche ! Ma tante est la distinction même, et Jeanne est si belle !

—Rassurez-vous, ma mignonne, dit Mme Rose, il faut vous attendre à faire lentement la conquête de certains habitants du château. Mais votre douceur, votre grâce en viendront vite à bout... Tenez, j'ai rencontré monsieur l'aumônier dans le vestibule, il a une expression de dignité et de calme qui vous prend tout de suite... Il a dirigé l'éducation de monsieur le comte, et il paraît que celui-ci a bien profité de ses leçons. Vous verrez, ma mignonne, que tout ira bien ; pour moi qui n'attendais, qui ne demandais pas tant, je remercie Dieu de tout mon cœur de nous avoir ménagé une hospitalité semblable. On m'a bien traitée, Mademoiselle ; ma hambre est au midi, le soleil y reste toute la jour-